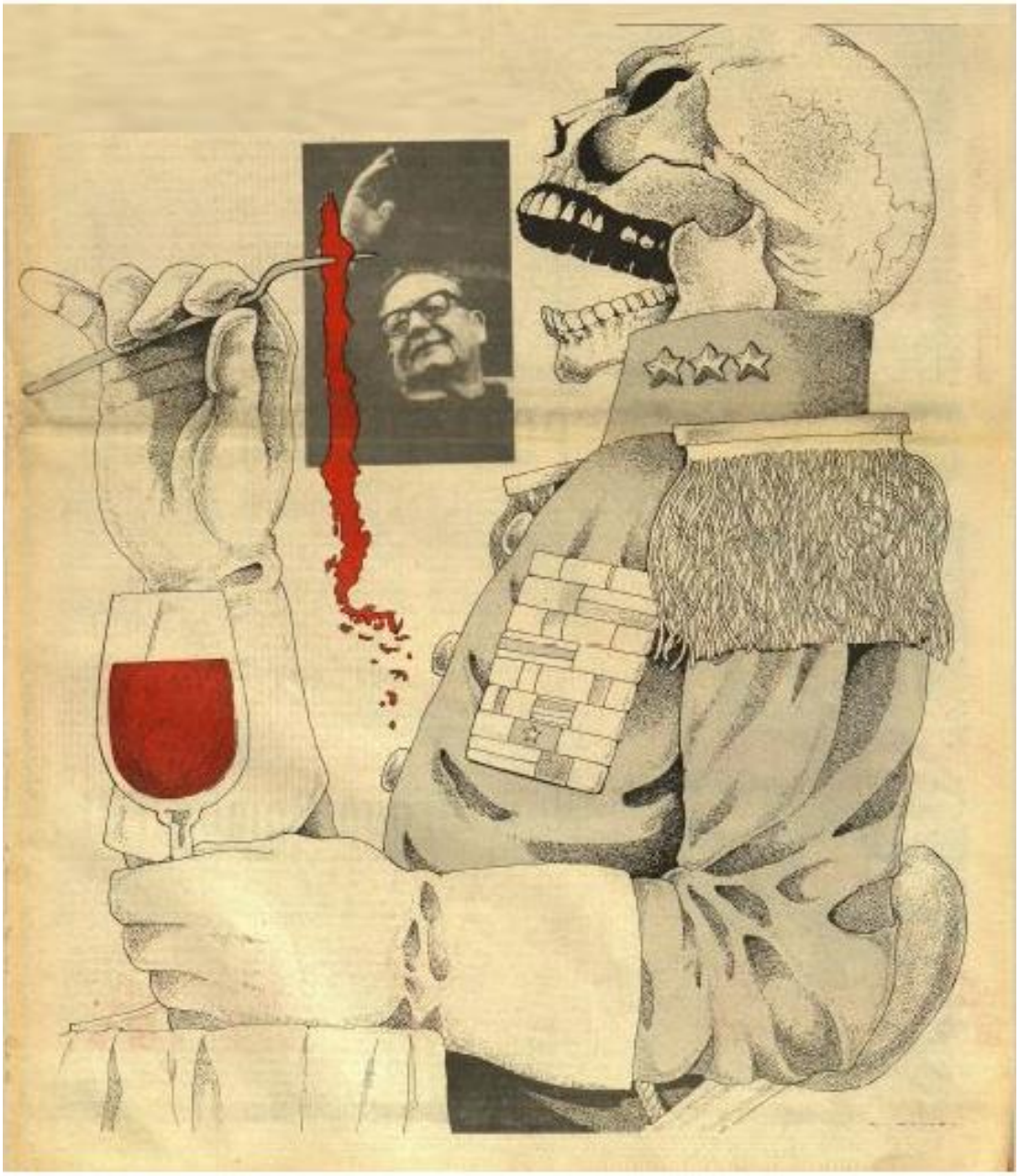
GABRIEL GARCIA MARQUEZ



Chili, le coup d'État et les gringos

1974

Chili, le coup d'État et les gringos

Gabriel García Márquez

Ce texte, publié en 1974, reste d'actualité car il explique avec simplicité et clarté, en particulier pour la jeune génération, la chute du gouvernement Allende et désigne les exécutants directs et indirects du coup d'État.

Fin 1969, trois généraux du Pentagone ont dîné avec quatre officiers militaires chiliens dans une maison de la banlieue de Washington. L 'hôte était alors le colonel Gerardo Lopez Angulo, attaché aérien à la mission militaire chilienne aux États- Unis, et les invités chiliens étaient ses collègues des autres armes. Le dîner était organisé en l 'honneur du directeur de l 'école d 'aviation chilienne, le général Toro Mazote, arrivé la veille pour une visite d 'étude. Les sept soldats ont mangé de la salade de fruits, du rôti de bœuf et des petits pois, bu les vins chaleureux de leur lointaine patrie méridionale où les oiseaux brillaient sur les plages tandis que Washington faisait naufrage dans la neige, et parlé en anglais de la seule chose qui semblait intéresser les Chiliens à ce moment-là : les élections présidentielles de septembre prochain. Au dessert, l 'un des généraux du Pentagone a demandé ce que ferait l 'armée chilienne si le candidat de gauche Salvador Allende remportait les élections. Le général Toro Mazote lui répond : « Nous prendrons le palais de la Moneda en une demi-heure, même si nous devons y mettre le feu ».

L 'un des invités était le général Ernesto Baeza, l 'actuel directeur de la sécurité nationale du Chili, qui a mené l 'assaut contre le palais présidentiel lors du récent coup d 'État et qui a donné l 'ordre d 'y mettre le feu. Deux de ses subordonnés de l 'époque sont devenus célèbres le même jour : le général Augusto Pinochet, président de la junte militaire, et le général Javier Palacios, qui a participé à la dernière échauffourée contre Salvador Allende. Le général de brigade aérienne Sergio Figueroa Gutiérrez, actuel ministre des travaux publics, et ami proche d 'un autre membre de la junte militaire, le général d 'aviation Gustavo Leigh, qui a donné l 'ordre de bombarder le palais présidentiel à l 'aide de roquettes, était également présent à la table. Le dernier invité était l 'actuel amiral Arturo Troncoso, aujourd 'hui gouverneur naval de Valparaíso, qui a procédé à la purge sanglante des officiers progressistes de la m a r i n e et a déclenché le soulèvement militaire aux premières heures du 11 septembre.

Ce dîner historique fut le premier contact du Pentagone avec les officiers des quatre armes chiliennes. Au cours d 'autres réunions successives, tant à Washington qu 'à Santiago, il a été convenu que les militaires chiliens les plus dévoués à l 'âme et aux intérêts des États-Unis prendraient le pouvoir en cas de victoire de l 'Unité Populaire aux élections. Ils l 'ont planifié à froid, comme une simple opération de guerre, et sans tenir compte des conditions réelles au Chili.

Ce plan était en préparation depuis longtemps, et pas seulement sous la pression de l 'International Telegraph & Telephone (I.T.T.), mais pour des raisons beaucoup plus profondes de politique mondiale. Il s 'agit du « Contingency Plan". Il a été lancé par la Defense Intelligence Agency du Pentagone, mais mis en œuvre par la Naval Intelligency Agency, qui centralisait et traitait les données des autres agences, y compris la CIA, sous la haute direction politique du National Security Council. C 'est tout naturellement que le projet a été confié à la marine, et non à l 'armée, car le coup d 'État chilien devait coïncider avec l 'opération Unitas, les manœuvres conjointes des unités américaines et chiliennes dans le Pacifique. Ces manœuvres ont eu lieu en septembre, le même mois que les élections, et il était normal qu 'il y ait toutes sortes d 'appareils de guerre et d 'hommes formés aux arts et aux sciences de la mort sur le sol et dans le ciel du Chili.

À l 'époque, Henry Kissinger avait déclaré en privé à un groupe de Chiliens : « Je ne m'intéresse pas au sud du monde, des Pyrénées jusqu 'en bas, et je n 'y connais rien ». Le plan d 'urgence était alors achevé dans ses moindres détails, et il est impossible de penser que Kissinger n 'était pas au courant, et que le président Nixon lui-même n 'était pas au courant.

Le Chili est un pays étroit, long de 4 270 kilomètres et large de 190 kilomètres, qui compte 10 millions d 'habitants enthousiastes, dont deux vivent à Santiago, la capitale. La grandeur du pays ne repose pas sur la quantité de ses vertus, mais sur la taille de ses exceptions. La seule chose qu 'il produit sérieusement est le minerai de cuivre, mais c 'est le meilleur du monde, et son volume de production est à peine inférieur à celui des États-Unis et de l 'Union soviétique. Il produit également des vins aussi bons que ceux de l 'Europe, mais ils s 'exportent peu car ils sont presque tous bus par les Chiliens. Son revenu par habitant, 600 dollars, est l 'un des plus élevés d 'Amérique latine, mais près de la moitié du produit national brut est partagée par seulement 300 000 personnes. En 1932, le Chili était la première république socialiste du continent, et la nationalisation du cuivre et du charbon a été tentée avec le soutien enthousiaste des travailleurs, mais l 'expérience n 'a duré que 13 jours. Le pays connaît en moyenne une secousse tellurique tous les deux jours et un tremblement de terre dévastateur tous les trois ans. Des géologues moins apocalyptiques pensent que le Chili n 'est pas un pays de terre ferme mais une corniche des Andes dans un océan de brume, et que tout le territoire national, avec ses prés salés et ses femmes tendres, est voué à disparaître dans un cataclysme.

D 'une certaine manière, les Chiliens sont à l 'image de leur pays. Ce sont les gens les plus sympathiques du continent, ils aiment vivre et savent vivre du mieux qu 'ils peuvent, voire un peu plus, mais ils ont une dangereuse tendance au scepticisme et à la spéculation intellectuelle. « Aucun Chilien ne croit que demain est mardi », m 'a dit un jour un autre Chilien, et lui non plus. Pourtant, même avec cette incrédulité sous- jacente, ou peut-être à cause d 'elle, les Chiliens ont atteint un degré de civilisation naturelle, une maturité politique et un niveau de culture qui sont leurs meilleures exceptions. Sur les trois prix Nobel de littérature remportés par l 'Amérique latine, deux étaient chiliens. L'un d'eux, Pablo Neruda, est le plus grand poète de ce siècle.

Kissinger devait savoir tout cela lorsqu 'il a répondu qu 'il ne connaissait rien du sud du monde, car le gouvernement américain connaissait même les pensées les plus intimes des

Chiliens à cette époque. Il l'avait découvert en 1965, sans l 'autorisation du Chili, dans le cadre d 'une opération d 'espionnage social et politique inconcevable : le plan Camelot. Il s 'agissait d 'une enquête subreptice à l 'aide de questionnaires très précis, menée à tous les niveaux sociaux, dans toutes les professions et tous les métiers, même dans les coins les plus reculés du pays, pour établir de manière scientifique le degré de développement politique et les tendances sociales des Chiliens. Le questionnaire envoyé aux casernes comprenait la question que, cinq ans plus tard, les militaires chiliens entendirent à nouveau lors du dîner de Washington : « Quelle sera l 'attitude en cas d 'arrivée du communisme au pouvoir ? - La question était une question piège. Après l 'opération Camelot, les Etats-Unis étaient certains que Salvador Allende serait élu président de la république.

Le Chili n 'a pas été choisi pour cet examen par hasard. L 'ancienneté et la force de son mouvement populaire, la ténacité et l 'intelligence de ses dirigeants, les conditions économiques et sociales propres au pays laissaient entrevoir son destin. L 'analyse de l 'opération Camelot le confirme : le Chili sera la deuxième république socialiste du continent après Cuba. L 'objectif des États-Unis n'était donc pas seulement d 'empêcher le gouvernement de Salvador Allende de gouverner afin de préserver les investissements américains. Le plus important était de répéter l 'expérience la plus atroce et la plus fructueuse que l 'impérialisme ait jamais eue en Amérique latine : le Brésil.

Le 4 septembre 1970, comme prévu, le médecin socialiste et franc-maçon Salvador Allende est élu président de la république. Cependant, le plan de contingence n 'a pas été mis en œuvre. L 'explication la plus courante est aussi la plus amusante : quelqu'un au Pentagone s 'est trompé et a demandé 200 visas pour une soi-disant chorale navale qui était en fait composée de spécialistes d u renversement de gouvernements, dont plusieurs amiraux qui ne savaient même pas chanter. Le gouvernement chilien a découvert la manœuvre et a refusé les visas. On suppose que cette mésaventure a conduit à l 'ajournement de l 'aventure. En réalité, le projet avait été évalué en profondeur : d 'autres agences américaines, notamment la CIA et l 'ambassadeur américain au Chili lui-même, Edward Korry, considéraient le plan de contingence comme une simple opération militaire qui ne prenait pas en compte les conditions actuelles du Chili.

En fait, le triomphe de l 'Unidad Popular n'a pas provoqué la panique sociale que le Pentagone avait espérée. Au contraire, l 'indépendance du nouveau gouvernement en matière de politique internationale et son esprit de décision en matière économique ont immédiatement créé une atmosphère de fête sociale. Dès la première année, 47 entreprises industrielles et plus de la moitié du système de crédit ont été nationalisées. La réforme agraire exproprie et incorpore 2 400 000 hectares de terres actives à la propriété sociale. Le processus inflationniste se modère : le plein emploi est atteint et les salaires sont effectivement augmentés de 40 %.

Le gouvernement précédent, dirigé par le démocrate-chrétien Eduardo Frei, avait lancé un processus de chilianisation du cuivre. La seule chose qu'il a faite a été d 'acheter 51 % des mines, et pour la seule mine El Teniente, il a payé plus que le prix total de l 'entreprise. L 'Unidad Popular a récupéré pour la nation, par un seul acte juridique, tous les gisements de cuivre exploités par les filiales des sociétés américaines Anaconda et Kennecott. Sans

compensation : le gouvernement a calculé que les deux entreprises avaient réalisé un profit excessif de 80 milliards de dollars en 15 ans.

La petite bourgeoisie et les couches sociales intermédiaires, deux grandes forces qui auraient pu soutenir un coup d 'État militaire à l 'époque, commençaient à bénéficier d'avantages imprévus, non pas aux dépens du prolétariat, comme cela avait toujours été le cas, mais aux dépens de l 'oligarchie financière et du capital étranger. Les forces armées, en tant que groupe social, ont le même âge, la même origine et les mêmes ambitions que la classe moyenne et n 'avaient aucune raison, pas même un alibi, de soutenir un petit groupe d 'officiers putschistes.

Consciente de cette réalité, la Démocratie Chrétienne non seulement n 'a pas parrainé le complot des casernes à l 'époque, mais s 'y est résolument opposée parce qu'elle le savait Impopulaire auprès de sa propre clientèle.

Son objectif était différent : nuire par tous les moyens à la bonne santé du gouvernement afin d 'obtenir les deux tiers du Congrès lors des élections de mars 1973. Avec cette proportion, il pourrait décider de la destitution constitutionnelle du président de la république.

La Démocratie Chrétienne était une grande formation interclassiste, avec une véritable base populaire dans le prolétariat de l 'industrie moderne, dans la petite et moyenne industrie moderne, dans la petite et moyenne propriété paysanne, et dans la bourgeoisie et la classe moyenne des villes. L'unité populaire exprimait le prolétariat ouvrier défavorisé, le prolétariat agricole, la classe moyenne inférieure des villes.

La Démocratie chrétienne, alliée au Parti national d 'extrême droite, contrôle le Congrès. L 'Unidad Popular contrôlait le pouvoir exécutif. La polarisation de ces deux forces devait en fait être la polarisation du pays. Curieusement, c 'est le catholique Eduardo Frei, qui ne croit pas au marxisme, qui a le mieux utilisé la lutte des classes, qui l 'a stimulée et exacerbée, dans le but de déséquilibrer le gouvernement et de précipiter le pays sur la pente de la démoralisation et du désastre économique.

Le blocus économique américain par expropriation sans compensation et le sabotage interne de la bourgeoisie ont fait le reste. Tout était produit au Chili, des automobiles au dentifrice, mais l 'industrie avait une fausse identité : dans les 160 entreprises les plus importantes, 60 % étaient détenues par des étrangers et 80 % de leurs éléments de base étaient importés. En outre, le pays a besoin de 300 millions de dollars par an pour importer des biens de consommation et de 450 millions de dollars supplémentaires pour assurer le service de la dette extérieure. Les crédits accordés par les pays socialistes ne remédient pas au manque fondamental de pièces détachées, car l'ensemble de l'industrie, de l'agriculture et des transports chiliens s'appuient sur des équipements américains. L'Union soviétique a dû acheter du blé à l'Australie pour l'envoyer au Chili parce qu'elle n 'en avait pas elle-même et, par l 'intermédiaire de la Banque de l'Europe du Nord à Paris, elle a consenti plusieurs prêts importants en dollars réels. Cuba, dans un geste plus exemplaire que décisif, a envoyé une cargaison de sucre en guise de cadeau. Mais les besoins du Chili sont énormes. Les joyeuses dames de la bourgeoisie, sous prétexte de rationnement et d 'exigences excessives des pauvres, sortent sur la place publique en faisant sonner leurs casseroles vides.

Ce n 'était pas une coïncidence, mais au contraire très significatif, que ce spectacle de rue de renards argentés et de chapeaux à fleurs ait lieu l'après-midi même où Fidel Castro mettait fin à une visite de trente jours qui avait été un tremblement de terre de bouleversements sociaux.

LA DERNIÈRE CUECA HEUREUSE DE SALVADOR ALLENDE

Le président Salvador Allende a alors compris, et l 'a dit, que le peuple avait le gouvernement mais n 'avait pas le pouvoir. La phrase la plus alarmante, car Allende portait en lui une amande légaliste qui était le germe de sa propre destruction : un homme qui s 'est battu jusqu'à la mort pour défendre la légalité aurait pu sortir par la porte principale de La Moneda, la tête haute, s 'il avait été destitué par le Congrès dans le cadre de la constitution.

La journaliste et politicienne Rossana Rossanda, qui a rendu visite à Allende à l 'époque, l 'a trouvé vieilli, tendu et plein de sombres prémonitions, sur le divan de cretonne jaune où devait reposer son cadavre criblé de balles, le visage fracassé par un coup de crosse de fusil. Même les secteurs les plus sympathiques de la Démocratie Chrétienne étaient alors contre lui. « Même Tomic ? - lui demande Rossana. -Tous », répond Allende.

À la veille des élections de mars 1973, où son sort était en jeu, il aurait été satisfait si l'Unité populaire avait obtenu 36 %. Or, malgré l'inflation galopante, le rationnement féroce, les casseroles qui font leur raffut, l'Unité populaire obtient 44 %. Cette victoire fut si spectaculaire et décisive que lorsque Allende resta dans son bureau, sans autre témoin que son ami et confident Augusto Olivares, il fit fermer la porte et ne dansa qu'une cueca.

Pour la démocratie chrétienne, c 'était la preuve que le processus démocratique promu par l'Unidad Popular ne pouvait être contré par des moyens légaux, mais elle n 'avait pas la vision nécessaire pour mesurer les conséquences de son aventure : c 'était un cas impardonnable d'irresponsabilité historique. Pour les États-Unis, c'était un avertissement bien plus important que les intérêts des entreprises expropriées ; c 'était un précédent inadmissible dans le progrès pacifique des peuples du monde, mais surtout pour ceux de France et d'Italie, dont les conditions actuelles permettent de tenter des expériences similaires à celles du Chili : toutes les forces de réaction internes et externes étaient concentrées en un bloc compact.

D 'autre part, les partis de l'Unité Populaire, dont les fissures internes étaient beaucoup plus profondes qu'on ne l 'admet généralement, n'ont pas pu se mettre d 'accord sur l 'analyse du vote de mars. Le gouvernement s'est retrouvé sans ressources, contesté d'un côté par ceux qui voulaient profiter de la radicalisation évidente des masses pour faire un saut décisif dans le changement social, et de l 'autre par les plus modérés qui craignaient le spectre de la guerre

civile et espéraient parvenir à un accord régressif avec la Démocratie Chrétienne. Il est maintenant très clair que ces contacts de la part de l 'opposition n 'étaient rien d'autre qu'un moyen de diversion pour gagner du temps.

LA CIA ET LA GRÈVE PATRONALE

La grève des camionneurs a été le dernier élément déclencheur. En raison de sa géographie accidentée, l 'économie chilienne est à la merci de son transport routier. Le paralyser, c'est paralyser le pays. Il était très facile pour l 'opposition de le faire, car le syndicat des transports était l'un des plus touchés par la pénurie de pièces détachées, et était également menacé par la volonté du gouvernement de nationaliser les transports avec du matériel soviétique. La grève a été maintenue jusqu'au bout, sans un seul moment de découragement, parce qu'elle a été financée en liquide depuis l 'étranger. La CIA a inondé le pays de dollars pour soutenir le Paro Patronal, et cette monnaie s 'est effondrée au marché noir, écrit Pablo Neruda à un ami en Europe. Une semaine avant le coup d'État, le pétrole, le lait et le pain avaient manqué.

Dans les derniers jours de l'Unité Populaire, alors que l'économie est en ruine et que le pays est au bord de la guerre civile, les manœuvres du gouvernement et de l'opposition se concentrent sur l'espoir de modifier l'équilibre des pouvoirs au sein de l'armée, chacun en sa faveur. Le coup final est parfait : quarante-huit heures avant le coup d'État, l 'opposition a réussi à disqualifier les officiers supérieurs qui soutenaient Salvador Allende et a promu à leur place, un par un, dans une série de plâtres et de jeux magistraux, tous les officiers qui avaient participé au dîner de Washington.

A ce moment-là, cependant, les échecs politiques avaient échappé à la volonté de leurs protagonistes. Entraînés par une dialectique irréversible, ils ont fini par devenir eux-mêmes les pièces d 'un jeu d 'échecs plus vaste, beaucoup plus complexe et politiquement beaucoup plus important qu'une collusion consciente entre l'impérialisme et la réaction contre le gouvernement du peuple. C'est une terrible confrontation de classes qui l'a provoquée, une lutte acharnée de l 'impérialisme et de la réaction contre le gouvernement du peuple.

L'aboutissement final de ces intérêts contradictoires devait être un cataclysme social sans précédent dans l'histoire américaine.

L 'ARMÉE LA PLUS SANGUINAIRE DU MONDE

Un coup d'État militaire, dans les conditions chiliennes, ne peut se faire sans effusion de sang. Allende le savait. On ne joue pas avec le feu, avait-il dit à la journaliste italienne Rossana Rossanda. Si quelqu'un croit qu'au Chili un coup d 'État militaire se déroulerait comme dans d'autres pays d 'Amérique, comme une simple relève de la garde à la Moneda, il se trompe complètement. Ici, si l 'armée sort de la légalité, il y aura un bain de sang. Ce sera l'Indonésie. Cette certitude a une base historique.

Les forces armées chiliennes, contrairement à ce que l'on a voulu nous faire croire, sont intervenues dans la vie politique chaque fois que leurs intérêts de classe ont été menacés et l'ont fait avec une férocité répressive extraordinaire. Les deux constitutions que le pays a eues en un siècle ont été imposées par la force et le récent coup d 'État militaire était la sixième tentative au cours des cinquante dernières années.

L'élan sanguinaire de l'armée chilienne vient de sa naissance, dans la terrible école de la guerre au corps à corps contre les Araucaniens, qui a duré 300 ans. L'un des précurseurs se vantait, en 1620, d 'avoir tué plus de 2 000 personnes de sa propre main en une seule action. Joaquín Edwards Bello raconte dans ses chroniques que lors d'une épidémie de typhus exanthématique, l'armée sortait les malades de chez eux et les tuait avec un bain de poison pour tuer la peste. En 1891, au cours d 'une guerre civile de sept mois, 10 000 personnes sont mortes au cours d 'une seule bataille. Les Péruviens affirment que lors de l'occupation de Lima pendant la guerre du Pacifique, les militaires chiliens ont pillé la bibliothèque de Don Ricardo Palma, mais qu'ils n 'ont pas utilisé les livres pour les lire, mais pour se torcher.

Les mouvements populaires ont été réprimés avec une brutalité encore plus grande. Après le tremblement de terre de Valparaiso en 1906, les forces navales ont anéanti l'organisation des dockers en massacrant 8 000 travailleurs. À Iquique, au début du siècle, une manifestation de grévistes se réfugie dans le théâtre municipal, fuyant les troupes, et est mitraillée : 2 000 personnes sont tuées. Le 2 avril 1957, l'armée réprime un soulèvement civil dans le centre de Santiago, causant un nombre de morts qui n 'a jamais pu être établi, le gouvernement ayant caché les corps dans des sépultures clandestines. Lors d'une grève à la mine d'El Salvador, sous le gouvernement d 'Eduardo Frei, une patrouille militaire disperse une manifestation par balles, tuant six personnes, dont plusieurs enfants et une femme enceinte. Le commandant de la place était un obscur général de 52 ans, père de cinq enfants, professeur de géographie et auteur de plusieurs ouvrages sur les affaires militaires : Augusto Pinochet.

Le mythe du légalisme et de la douceur de cette armée de bouchers avait été inventé dans l'intérêt de la bourgeoisie chilienne. L'Unité Populaire l'a entretenu dans l'espoir de modifier en sa faveur la composition de classe des cadres supérieurs. Mais Salvador Allende se sentait plus en sécurité parmi les carabineros, un corps armé d'origine populaire et paysanne placé sous le commandement direct du président de la république. En effet, seuls les plus hauts gradés des carabiniers ont soutenu le coup d'État. Les jeunes officiers se sont barricadés dans l'école des sous- officiers de Santiago et ont résisté pendant quatre jours, jusqu'à ce qu 'ils soient anéantis par des bombes de guerre.

C'est la bataille la plus connue de la lutte secrète qui s'est déroulée à l 'intérieur des casernes à la veille du coup d'État. Les putschistes assassinent les officiers qui refusent de les soutenir et ceux qui n'obéissent pas aux ordres de répression. Des régiments entiers se soulèvent, tant à Santiago que dans la province, et sont impitoyablement réprimés ; leurs promoteurs sont fusillés pour servir d'exemple à la troupe. Le commandant des cuirassiers de Viña del Mar, le colonel Cantuarias, a été mitraillé par ses subordonnés. Le gouvernement actuel a fait croire que beaucoup de ces soldats loyaux ont été victimes de la résistance populaire. Il faudra attendre un certain temps avant de connaître les véritables proportions de ce carnage interne, car les cadavres ont été sortis des casernes dans des camions poubelles et enterrés en secret. Au final, seule une cinquantaine d 'officiers de confiance, à la tête de troupes purgées, ont pris en charge la répression.

De nombreux agents étrangers ont participé au drame. Le bombardement du palais de la Moneda, dont la précision technique a étonné les experts, a été exécuté par un groupe d'acrobates aériens américains venus sous couvert de l 'opération Unitas, pour donner un

spectacle de cirque volant le 18 septembre, jour de l 'indépendance nationale. De nombreuses polices secrètes des gouvernements voisins, infiltrées par la frontière bolivienne, sont restées cachées jusqu'au jour du coup d'État et ont déclenché une persécution féroce contre quelque 7 000 réfugiés politiques d 'autres pays d 'Amérique latine.

Le Brésil, patrie des grands gorilles, s'était chargé de ce service. Il avait favorisé, deux ans plus tôt, le coup d 'État réactionnaire en Bolivie qui a privé le Chili d'un soutien important et facilité l'infiltration de toutes sortes de ressources pour la subversion. Une partie des prêts accordés par les Etats-Unis au Brésil a été secrètement transférée en Bolivie pour financer la subversion au Chili.

En 1972, le général William Westmoreland a effectué un voyage secret à La Paz, dont l 'objet n'a pas été révélé. Ce n'est toutefois pas un hasard si, peu après cette visite furtive, des mouvements de troupes et de matériel de guerre ont commencé à la frontière avec le Chili, ce qui a donné aux militaires chiliens une nouvelle occasion de renforcer leur position interne et de procéder à des mouvements de personnel et à des promotions favorables à l 'imminence du coup d'État.

Enfin, le 11 septembre, alors que l 'opération Unitas progressait, le plan original du dîner de Washington a été mis en œuvre, avec trois ans de retard, mais tel qu'il avait été conçu : non pas comme un coup d 'État conventionnel dans une caserne, mais comme une opération de guerre dévastatrice.

Il devait en être ainsi, car il ne s 'agissait pas de renverser un gouvernement, mais d 'implanter la sombre semence du Brésil, avec ses terribles machines de terreur, de torture et de mort, jusqu'à ce qu'il ne reste plus aucune trace au Chili des conditions politiques et sociales qui avaient permis à l'Unidad Popular de voir le jour. Quatre mois après le coup d 'État, le bilan était atroce : près de 20 000 personnes assassinées, 30 000 prisonniers politiques soumis à des tortures sauvages, 25 000 étudiants expulsés et plus de 200 000 travailleurs licenciés. Mais le plus dur n'est pas encore fait.

LA VÉRITABLE MORT D 'UN PRÉSIDENT

À l'heure de la bataille finale, alors que le pays est à la merci des forces de subversion déchaînées, Salvador Allende continue de s'accrocher à la légalité. La contradiction la plus dramatique de sa vie était d'être à la fois un ennemi congénital de la violence et un révolutionnaire passionné, et il croyait l'avoir résolue avec l'hypothèse que les conditions au Chili permettaient une évolution pacifique vers le socialisme dans le cadre de la légalité bourgeoise. L 'expérience lui a appris trop tard qu'o n ne change pas un système à partir du gouvernement, mais à partir du pouvoir.

Cette prise de conscience tardive a dû être la force qui l 'a poussé à résister jusqu'à la mort dans les décombres brûlants d'une maison qui n'était même pas la sienne, un manoir lugubre qu'un architecte italien avait construit pour une manufacture d'argent et qui était devenu le

refuge d'un président impuissant. Il a résisté pendant six heures, avec une mitraillette que Fidel Castro lui avait offerte, la première arme à feu que Salvador Allende ait jamais utilisée. Le journaliste Augusto Olivares, qui a résisté à ses côtés jusqu'à la fin, a été blessé à plusieurs reprises et s'est vidé de son sang dans un hôpital de l 'assistance publique.

Vers quatre heures de l'après-midi, le major général Javier Palacios réussit à atteindre le premier étage, avec son assistant, le capitaine Gallardo, et un groupe d'officiers. Là, parmi les faux fauteuils Louis XV, les vases de dragons chinois et les peintures de Rugendas dans la salle rouge, Salvador Allende les attendait, en manches de chemise, sans cravate, les vêtements souillés de sang. Il tenait sa mitraillette à la main.

Allende connaissait bien le général Palacios. Quelques jours plus tôt, il avait dit à Augusto Olivares que c'était un homme dangereux qui entretenait des contacts étroits avec l'ambassade des Etats-Unis. Dès qu'il le voit apparaître dans l'escalier, Allende crie « Traître » et le blesse à la main.

Allende a été tué lors d 'un échange de tirs avec cette patrouille. Tous les officiers, dans un rite de caste, ont alors tiré sur le corps. Enfin, un sous-officier lui a fracassé le visage avec la crosse de son fusil. La photo existe : elle a été prise par le photographe Juan Enrique Lira, du journal, seul *El Mercurio* autorisé à photographier le cadavre. Il était tellement défiguré que Mme Hortensia Allende, son épouse, a pu voir le corps dans le cercueil, mais n 'a pas été autorisée à découvrir son visage.

Il avait eu 64 ans au mois de juillet précédent et était un Lion parfait : tenace, déterminé et imprévisible. Ce qu'Allende pense, seul Allende le sait, m 'avait dit l'un de ses ministres. Il aimait la vie, il aimait les fleurs et les chiens, et il était un peu un galant à l'ancienne, avec des nécrologies parfumées et des rencontres furtives. Sa plus grande vertu était la conséquence, mais le destin lui a donné la rare et tragique grandeur de mourir en défendant d'une balle l'absurdité anachronique de la loi bourgeoise, en défendant une Cour suprême de justice qui l'avait désavoué et qui légitimerait ses assassins, en défendant un Congrès misérable qui les avait déclarés illégitimes mais qui allait succomber complaisamment à la volonté des usurpateurs, en défendant la liberté des partis d'opposition qui avaient vendu leur âme au fascisme, en défendant tout l'attirail mité d'un système merdique qu'il avait entrepris d'anéantir sans tirer un seul coup de feu. Le drame s'est produit au Chili, au détriment des Chiliens, mais il doit rester dans l'histoire comme un événement qui s'est produit désespérément pour tous les hommes et toutes les femmes de notre temps et qui est resté dans nos vies pour toujours.

Gabriel García Márquez

Dessin de couverture : Michael J. Becker, Berkeley Barb, N°503, 4-10-4-1975

Traduit par